



Qui se souviendra de nous, de nos rires, de nos courses folles sur les flancs abrupts et glissants du Murdjadjo. Échos joyeux de nos insouciances que la brise marine emportait par-dessus les pinèdes avant d'aller se perdre, là-haut, du côté de Bel-horizon. Joies puériles, qui remplissaient nos cœurs d'adolescents d'un bonheur simple et viscéral. Autour de nous, affligé par le soleil, les lentisques, les thyms et les lavandins, asséchés, agonisaient à bout de forces suant leurs fragrances acres et médicamenteuses comme on se vide de son sang avant de sombrer dans le néant. Agrippées à leurs troncs écailleux et gluants, comme des naufragés à leur planche de salut, les cigales chantaient leurs derniers couplets déchirants et tragiques. Tandis, qu'au-dessus de nos têtes, le ballet incessant des martinets virevoltait, avant d'aller se perdre dans l'azur. Courses frénétiques où seuls nous parvenaient leurs cris inaudibles et lointains. À nos pieds, accablée de chaleur et d'ennui la ville, dormait du sommeil pesant d'un gisant oublié dans une crypte glacée. À l'est, les falaises semblaient s'arracher de la côte et flotter sur une mer céruléenne, comme un navire à la dérive cherchant désespérément à s'ancrer sans y parvenir. Dans la baie, les voiliers déchiraient impudemment la surface argentée de l'eau dans un va-et-vient ininterrompu. Frêles esquifs indociles et tenaces que la brise poussait sans ménagement sur les crêtes blanches et mousseuses des vagues dans l'indifférence débonnaire des mouettes et des goélands. Ces derniers jouaient de leurs ailes et de leur queue sur le fil du vent comme un funambule pour ne pas se laisser déséquilibrer.



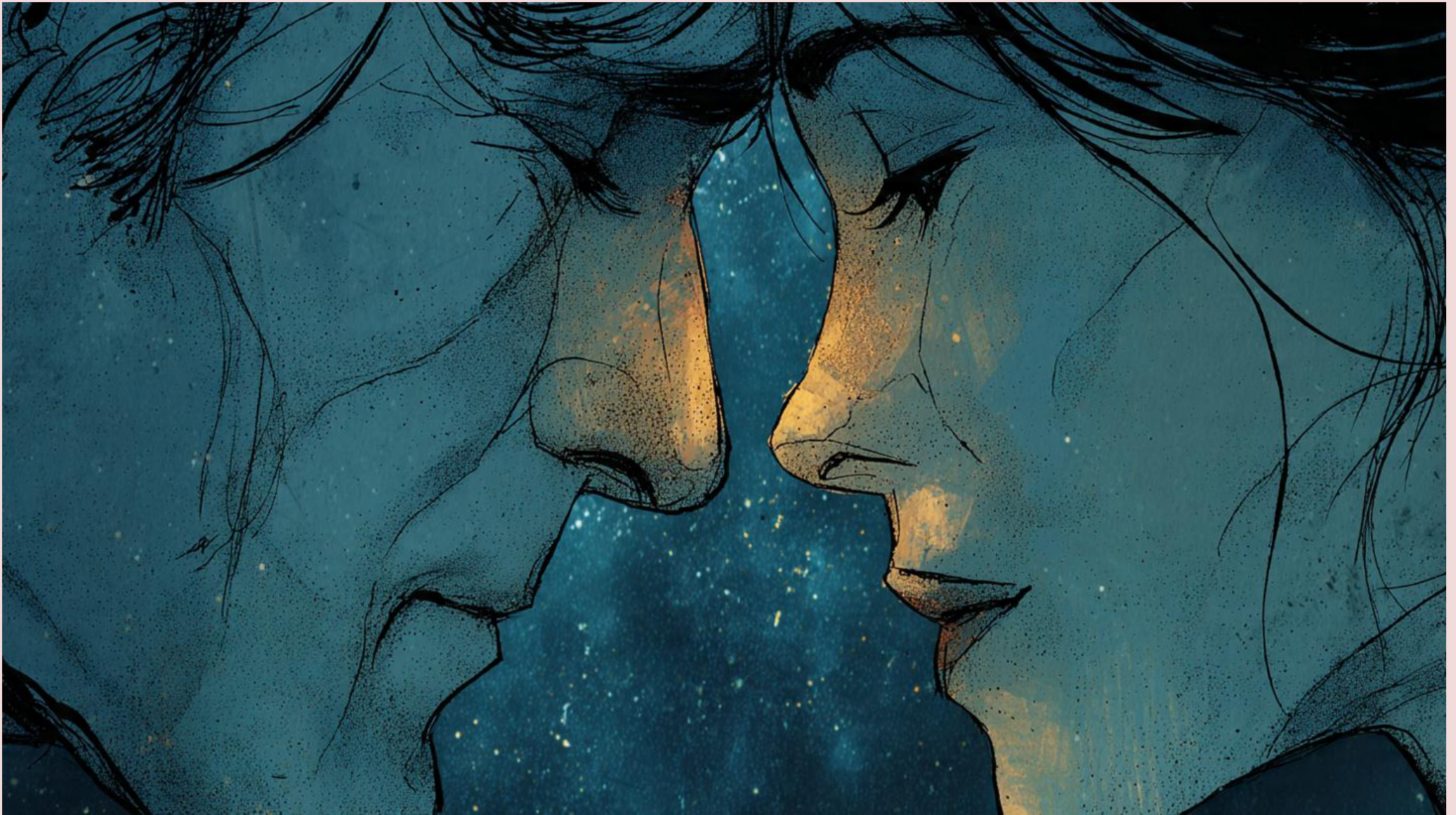
Depuis Santa-Cruz, au plus loin que portait mon regard du côté de la grande Sebbka, vaste étendue saumâtre, apparaissaient les mirages, images éphémères d'un monde inaccessible, virtuel et trompeur. Au crépuscule le ciel s'embrasait de mille feux, remplissait mon âme d'une joie indicible. Sentiment où se mêlait à la fois l'admiration devant tant de beauté et l'impuissance de ne pouvoir arrêter le temps, ni entraver la lente trajectoire dramatique du soleil, avant que la mer ne l'engloutisse. Moments uniques où je prenais conscience du monde réel auquel j'appartenais. Un monde désinhibé qui étalait ses splendeurs décomplexées. Que de fois, émerveillé j'ai assisté à ces résurrections et à ces lentes agonies accoudé à la rambarde de la place de la République. Comme un balcon sur la mer, elle ouvrait sur la baie et le port, vaste domaine de nos jeux. Ce dernier, hérissé de grues décharnées, de réservoirs, de hangars, de silos, de docks, de locomotives fumantes de camions en attentes, de cargos chargeants ou débarquant, grouillait comme une fourmilière, qu'un malencontreux coup de pied venait de déranger. Comme une colonne de chenilles processionnelle des dockers se frayaient un chemin en portant péniblement leur charge sur leurs dos. Fardeaux qu'ils entassaient les uns sur les autres dans un coin de l'aire portuaire pour former d'énormes amoncellements pyramidaux. Il y régnait dans le port une fragrance particulière, un remugle de saumure, d'échappement, d'huile calcinée, de vinasse, d'iode, de

tan et de mazout.





Que restera-t-il, de tout ce bonheur glané à pleine brassée ? Un intense lumière à vous brûler les yeux, un bleu insolent décliné en mille et une variations, le vent caressant la cime des arbres en les faisant gémir d'un plaisir animal et cruel, les effluves d'un figuier reclus au détour d'un sentier surchauffé sec et broussailleux, une route ombragée d'eucalyptus, les interminables baignades et mes pieds foulant le sable ardent que la brise apaisait, l'haleine chaude et fétide du sirocco avec sa cohorte de poussières et d'insectes affamés semant la désolation comme une horde redoutable, la tiédeur des nuits d'été, le grésillement d'un grillon solitaire cherchant à tâtons son chemin dans les ténèbres, l'odeur capiteuse des orangers en fleurs, des jasmins, des belles de nuit, ou subtile des magnolias et poudreuse des mimosas sauvages hérissées d'épines repoussantes, une plainte, un long soupir, le cri muet d'une victime qu'on immole, des rires d'enfants, une fête foraine, des jeux sans fin, sans doute le souvenir de mon adolescence perdue à jamais dans le pays qui m'a vu naître, un pays où plus rien ne retentira de nos vies que le vide sépulcral et glacé d'un astre égaré dans l'univers. Alors, il ne restera plus dans ma mémoire que la douceur d'une étreinte chaleureuse et charnelle d'un baiser prolongé sur nos lèvres, mon Amour.



Cordialement Michel Galano